

LA GRANDE LIBRAIRIE, François Busnel, entretien avec Léonor de Récondo, jeudi 12 février 2015

« François Busnel : Voici le récit d'une histoire d'amour impossible entre deux femmes. Nous sommes en 1908, dans un village bourgeois de province. La jeune Victoire est mariée depuis cinq ans avec un notaire un peu ennuyeux, qui régulièrement se rend dans la chambre de bonne où dort Céleste, 17 ans, la domestique ; il la viole et elle tombe enceinte, mais les choses ne vont absolument pas se dérouler comme prévu. Qu'est-ce qui vous a inspiré cette histoire qui s'intitule *Amours*, un très beau roman qui débute un petit peu comme *Madame Bovary* transposé dans le centre de la France, mais du côté des amours homosexuelles ?

Léonor de Récondo : Ce qui m'intéressait, c'était réfléchir et puis écrire sur le corps de la femme ; c'est pour ça que j'ai choisi cette période de 1908, juste avant la Première Guerre Mondiale, qui me semble vraiment le début du XX^e siècle, et en tout cas un tournant pour l'émancipation de la femme. On est là dans une belle maison bourgeoise, où chacun est à sa place, sauf qu'il y a quand même une sorte de vacuité terrible. Victoire porte ce corset que portaient les femmes bourgeoises à l'époque. En 1908, les femmes n'ont encore aucun droit, ça va venir un peu après ; ça veut dire qu'elles ne pouvaient jamais s'habiller seules, ce que je trouve complètement délirant aujourd'hui, d'imaginer que tous les jours de sa vie on est encore comme une enfant dans les mains d'une bonne qui vient vous habiller, vous déshabiller...

FB : Finalement, Victoire n'a jamais vu de corps nu.

LR : Non, jamais. Dans les bonnes éducations on n'avait pas de miroir en pied, juste des petits miroirs pour faire sa toilette. On n'avait certainement jamais vu ni sa mère ni d'autres personnes nues, encore moins soi-même, et cela était une vraie question pour moi : quelle identité on peut avoir de soi-même quand on ne s'est jamais vue ? Cette jeune femme a eu un mariage arrangé, comme cela se faisait à l'époque. D'ailleurs elle ne se rebiffe pas contre ça, mais la première chose qu'elle fait, c'est s'acheter un miroir en pied, et c'est alors qu'elle se voit...

FB : Et puis elle se pose de bonnes questions quand même. Quand on raconte comme ça, on se dit : au bout de deux pages, on va s'ennuyer. Vous avez décrit toute cette France bourgeoise, provinciale, pétrie d'ennui, mais très rapidement Victoire sort un petit livre, *Madame Bovary*, et elle se dit : mais tous ces mots-là dont on nous parlait adolescentes et que je ne retrouve plus après m'être mariée – bonheur, passion, ivresse –, qu'est-ce que ça veut dire ? Donc elle se pose quand même les véritables questions.

LR : Bien sûr. Il y a l'histoire du mensonge aussi, de tout ce qu'on a raconté aux jeunes filles en leur disant qu'elles allaient s'accomplir si elles se mariaient, et quand elles auraient des enfants, que ça serait extraordinaire. En effet, Victoire sort ce livre, le lit, et tombe sur un passage où Emma Bovary est elle-même déçue, où elle se dit : mais, on m'avait promis ça, et Victoire fait presque un parallèle. Après, bien sûr, elle va être dépassée par tout ce qui va lui arriver.

FB : Autre personnage : Céleste, 17 ans, la bonne, mais on ne la voit pas. Il y a une scène d'ailleurs que je trouve formidable, au tout début, où vous racontez la vie de cette invisible ; elle est dans la maison, on la bouscule sans se rendre compte qu'elle existe, et elle-même finit par être convaincue qu'elle n'a aucune importance sociale. Quel est son statut exactement, qu'est-ce qui va se passer quand Céleste va découvrir que son corps finalement existe et, tout à coup, lui désobéit ?

LR : Exactement, c'est un livre sur cette désobéissance des corps aussi. Céleste vient d'un milieu extrêmement rural, où sa mère a eu beaucoup d'enfants. Elle fait partie de ce surnombre, et elle n'existe pas vraiment, puisqu'on n'a pas vraiment pris le temps de l'aimer, ni de l'appeler, ni de prendre soin d'elle. Quand elle rentre dans cette maison, elle est persuadée d'avoir trouvé une bonne place ; c'est une grande chance d'être là. Et, à l'inverse de Victoire, elle utilise son corps tous les jours, sans corset ; pour les autres, elle est corvéable, elle est la bonne à tout faire. Et même à recevoir Anselme, le notaire, qui vient dans sa chambre tous les deux ou trois mois, quand il a une pulsion sexuelle. Elle se rend compte de l'injustice, mais

en même temps elle pense que ça fait partie de sa condition, et en fait je crois que cette condition-là, en 1908, dans les maisons, c'était extrêmement banal.

FB : Peut-être que ce qui est moins banal, c'est la façon dont Victoire va découvrir le corps engrossé de Céleste. Il va se nouer une passion qui est corporelle ou bien une passion de l'âme ? C'est sensuel et sexuel, ou c'est une attirance pour autre chose, la différence de conditions ?

LR : Je crois que c'est un peu tout cela, et c'est aussi la découverte de soi-même. Ces deux femmes ont des corps niés, chacune pour des raisons un peu différentes, et quand cet enfant d'Anselme, qu'a porté Céleste, va naître et être adopté par le couple bourgeois, et que Victoire va découvrir le corps de Céleste avec cet enfant sur sa peau, ce sera une immense découverte : la découverte de la beauté du corps, alors que Victoire elle-même était dans une sorte de haine vis-à-vis de soi. Elle va découvrir la beauté du corps de la femme, et cette révélation va aussi lui permettre de se découvrir elle-même ; elle va se voir.

FB : C'est très beau, les moments où on passe comme ça du corps martyrisé au corps qui exulte, qui jouit... Et une idée folle tout à coup va les traverser : après tout, est-ce qu'on ne pourrait pas s'enfuir, partir, vivre ailleurs, prendre un bateau, traverser les mers ? Paradoxalement, c'est Victoire, la bourgeoise, qui va le proposer, et c'est Céleste, que l'on pense être la plus libérée, qui ne suivra pas. Comment expliquez-vous ce renoncement face à la liberté, au moment où tout est offert ?

LR : Je pense que Céleste a compris que c'était impossible. En 1908, c'est juste impossible, la femme n'a aucun droit encore. Elle n'a pas de compte en banque, pas de travail, il n'y a aucune possibilité matérielle de vraiment vivre cet amour, sans parler des possibilités psychiques et mentales de pouvoir le faire. Je crois que Céleste est quelqu'un de beaucoup plus terre à terre, qui comprend que, même s'il y a ce désir de la part de Victoire, cet amour-là, à ce moment-là de l'histoire, est impossible.

FB : Victoire, pour tromper l'ennui, le temps, joue du piano. Elle joue comme une folle, toute la journée, toute la nuit ; vous écrivez : *Le piano est un exutoire que la vie ne lui offre pas*. Vous êtes musicienne, vous jouez du violon. Est-ce que jouer, c'est trouver l'exutoire que la vie n'offre pas ?

LR : Oui, bien sûr. Il y a un rapport aussi physique et corporel avec l'instrument qui est extrêmement fort, et à travers le rapport à l'instrument on exprime quelque chose de soi-même que parfois on n'arrive pas à dire autrement, parce qu'il y a quelque chose d'extrêmement direct, de juste physique. Victoire trouve cette solution-là. En fait elle n'aime pas cet enfant qui est arrivé, elle trouve ses cris insupportables, et elle décide de jouer du piano et de faire beaucoup plus de bruit que lui. Donc c'est un exutoire terrible... Sauf que quelque chose va la devancer et finalement le piano va aussi changer, parce qu'à un certain moment il va la révéler. Oui, je pense que la musique est un exutoire, mais dans le bon sens du terme, sinon on n'aurait pas besoin de la musique et de l'art en général.

FB : Pour quelle raison écrivez-vous ? C'est votre quatrième roman, très ample, très maîtrisé, qui semble a priori classique et qui, en réalité, est beaucoup plus subversif qu'on ne le croit. Qu'est-ce qui vous pousse, vous qui avez choisi la musique, qui êtes violoniste, qui aimez le baroque, à écrire des romans ?

LR : J'y trouve une liberté que je n'ai peut-être pas en tant qu'interprète. Je suis violoniste et j'aurais pu, si j'avais voulu une autre liberté, devenir compositrice, ce qui n'a pas été le cas ; ce ne sont pas des notes qui me viennent dans la tête, ce sont des mots. Dans l'interprétation il y a quelque chose d'extraordinaire, parce qu'on y met beaucoup de soi, mais on est quand même contraint par une partition, comme pourrait l'être un comédien avec un texte ; dans la littérature je trouve une liberté totale. »